

DEVOIR : initiation à la recherche

Sujet : rechercher la part de « littérature secondaire » dans une œuvre en mimant l'écriture d'Yves Bonnefoy.

Œuvre choisie : *Portraits de femmes*, Sainte-Beuve, 1844.

Dans son argumentaire sur *L'âge d'or de la littérature secondaire*, Yves Bonnefoy revient sur une catégorisation bien admise de nos jours dans le monde de la recherche séparant ce qu'il appelle « la création primaire », considérée par une majorité comme la « vraie » littérature, de « la littérature secondaire », elle-même divisée en deux catégories bien distinctes, qui ont néanmoins comme point commun de travailler sur des œuvres préexistantes. Ce « travail sur » serait ce qui retirerait à ces œuvres – car on ne peut pour autant leur retirer ce terme – l'honneur d'être élevées au rang de « vraie » littérature. Le terme admis, me semble-t-il, pour désigner cette littérature de second ordre est celui de critique littéraire, avec pour acception du terme de critique, en action, la définition suivante du site du CNRTL : « soumettre une chose à un examen, méthodique [ou non], en vue de l'estimer à sa juste valeur ».

Je précise d'ores et déjà que je ne parlerai pas de toute la critique littéraire mais simplement d'une qui a été et est toujours extrêmement discréditée, et sans doute à raison, dans le monde de la littérature et de la critique littéraire : la critique émise par Sainte-Beuve. Et encore, au sein même de cette critique, particulièrement prolixe, ne m'attacherai-je qu'à une part de ses travaux, illustrée au travers des *Portraits de femmes*, où s'applique clairement une logique, certes discutable mais rigoureuse, basée sur le principe du biographisme qu'on a vu être qualifié notamment dans le cas de Sainte-Beuve d'approche positiviste. Au sein même de ces différents portraits, je porterai mon attention surtout sur ceux de Mme de Sévigné, Mme de Duras, Mme de Staël et Mme de La Fayette, apparaissant dans cet ordre dans l'œuvre. Le travail de ce critique consiste en l'inscription de ces auteures dans un temps historique et littéraire, offrant ainsi, en apparence, une délimitation stricte au sujet d'étude. L'envie de Sainte-Beuve était de transmettre le savoir qu'il semblait posséder sur ces époques, savoir formulé dans un propos sur les auteures qu'il estimait être le vrai, en utilisant si nécessaire une démonstration basée sur la logique, sur une « preuve »

ou des « résultats ostensibles ». A cela s'ajoute tout un panel de noms de personnalités, de journaux, d'articles, de critiques, d'œuvres, d'événements et de dates, laissant supposer une vision de l'Histoire française parfaitement maîtrisée, où le subjectif n'aurait alors pas sa place. S'agit-il bien d'une critique « positiviste » comme Proust l'a laissé entendre ? J'utilise ce terme tout simplement car l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* semble l'avoir utilisé lui-même mais, au contraire de ce dernier, je tente pour le moment de ne pas y donner une mauvaise part.

Je note également qu'un travail visant à retranscrire la vérité d'un auteur et de ses œuvres est sans doute tâche ardue en ce qu'il pose un sujet bien difficile à circonscrire. Ce qui intéressait celui dont je voudrais parler n'était pas le fait historique en lui-même mais son lien avec la naissance d'un « génie » et sa création littéraire. Les œuvres évoquées sont souvent œuvres de société que ce soit de la Restauration, de la Révolution française et une profusion d'autres que l'on connaît à notre houleuse Histoire française. Ces sociétés, bien éloignées de nous aujourd'hui, semblent être peintes par Sainte-Beuve avec plus d'exactitude que nous n'aurions pu le faire. Pourtant, quelque chose dans la manière d'ouvrir une porte sur la vie de ces auteurs semble échappée, dérobée et nous donner une impression de mystère, de lecture énigmatique allant, peut-être, au-delà du simple biographisme.

On pourrait me demander avec légitimité pourquoi m'intéresser à une critique littéraire, dite positiviste, aujourd'hui désuète et discréditée ? Est-ce une volonté, par un esprit de contradiction que mon jeune âge pourrait me doter, de démontrer qu'elle est en réalité la seule qui vaille d'être considérée dans l'histoire de la critique ?

Loin de moi cette idée et j'espère que personne ne doute du fait que je sais que ce type de critique a donné naissance, par opposition, à un autre type, dont l'acuité est irréfragable en ce qu'il ne prétend détenir de vérité et s'érige contre cette assertion, fausse, stipulant que l'auteur et son œuvre ne font qu'un, rendant le travail littéraire de l'auteur tout à fait explicitable par un examen scrupuleux et méthodique de sa vie. Ces travaux ne considérant l'œuvre que pour elle-même restent les plus remarquables. Ce sont ces mêmes travaux qui me poussent à regarder de plus près ceux que j'ai évoqués afin d'y relever l'intérêt de l'intention, plus que celui du résultat dont on ne connaît que trop bien le sort aujourd'hui. Cette intention, il faut en convenir, demande un travail conséquent que seul un sentiment fort animé peut conduire ; un sentiment tout aussi mystérieux et énigmatique que le récit des auteurs étudiées lui-même. De plus, élever sa pensée comme étant la seule véridique, comme le fait Sainte-Beuve, avec dans l'expression la traduction d'une

certitude, a un caractère on ne peut plus remarquable. Vous l'aurez sans doute remarqué par mon utilisation de modalisateurs que mon propos n'ira pas toujours dans le sens de Sainte-Beuve et soulève déjà une question que je ne voudrais, pour l'instant, que poser à défaut d'être capable d'y répondre : le déroulement du propos du critique est-il effectif dans le sens qu'il avait envisagé ? N'y-a-t-il pas dans ce qu'il avance parfois des éléments qui échappent ou qui contredisent la lecture qu'il se proposait de faire au départ, par l'intervention, peut-être inconsciente, d'une certaine intuition personnelle ? N'y aurait-t-il pas des ambiguïtés dans son approche « positiviste » qui donneraient un tout autre pouvoir, une toute autre dimension à celle-ci ? Si ces hypothèses se vérifient, peut-être alors pourrions-nous apercevoir dans son écriture une part animée par un désir, une énergie ne relevant pas de la simple transmission de savoirs. Sans doute ai-je tort d'espérer trouver plus dans cette approche de Sainte-Beuve mais je ne peux m'empêcher d'y ressentir quelque chose qui me confère pour ce critique, par la lecture spécifique de cette œuvre, un minimum de sympathie.

Dans les quatre exemples que je me propose d'étudier, plusieurs points communs tendent vers l'acceptation d'une approche positiviste : on constate toujours un placement dans un contexte historique minutieux et complexe qu'une écriture relativement claire rend digeste. On note également un dénombrement de détails en rapport avec l'histoire et les vies des auteures qui, si je ne suis en mesure de qualifier d'exhaustif, reste pour le moins foisonnant. Sainte-Beuve se propose alors d'étudier le vaste champ des relations de société ayant pu avoir un impact sur la composition littéraire. En de nombreux endroits, on retrouve des constats méthodiques sur ces différentes époques. On observe une association entre les idées que représentent les œuvres et les auteures aux auteures elles-mêmes. Par exemple, Sainte-Beuve écrit à propos de Mme de Sévigné : « quant au bon goût, il y trouva son compte à la longue, puisque Mme de Sévigné en sortit. » C'est cette même association qui vaudra à Mme de Sévigné sous la plume de Sainte-Beuve d'être qualifiée d'« âme » de sa société. Il annonce également la qualification de Mme de Duras par des termes qui la veulent représentative de son temps : ainsi ce qui « dans l'ordre de l'esprit » n'attaquait pas la période de la Restauration mais ce qui, au contraire, « se développait en elle » tout en tentant de la modifier. Néanmoins, on sent dès lors l'irruption discrète d'un début de subjectivité ou du moins d'intuition, nuançant le terme de positiviste qu'on accole à son approche. Au reproche méthodique que l'on peut faire au texte de Sainte-Beuve, on peut opposer la douceur de l'expression. Pourtant,

cette expression semble par moments, comme par sursauts, tenter de retrouver son sérieux biographique en stipulant vouloir se baser sur des faits sûrs uniquement : c'est ce qui lui fait écrire dans son portrait de Mme de Staël « il serait peu sûr de vouloir suppléer avec des particularités de source équivoque à ce qu'elle n'a pas dit ».

Toutefois, il n'y a pas uniquement, dans *Portraits de femmes*, l'exposition suivie de différents faits explicites et vérifiables. Il y a également une bonne part de récit initiée par Sainte-Beuve. Ces récits semblent souvent d'ailleurs constituer l'apport le plus important de l'œuvre au lecteur. Mais pour chaque récit, la capacité à informer strictement peut être remise en cause. Pourquoi cette remarque lorsque le récit semble un élément obligé à la construction d'une œuvre qui ne soit qu'une liste de faits successifs ? Quel est le sens de cette admiration pour ce composé qu'est *Portraits de femmes*, entre faits historiques et récits ? Il s'agit sans doute chez moi d'un espoir d'être en mesure de relever dans cette œuvre une intensité qu'elle n'a peut-être pas. Une volonté de voir au-delà des faits historiques, des récits fictionnels élevant le texte au-dessus du positivisme, au-dessus du monde décrit sans être tout à fait en dehors de lui, soit si proche de ce qu'il pourrait être, que les choses les plus simples deviennent alors les plus denses, les plus mystérieuses. En prétendant exposer un écrit mettant au jour les vies des auteures et les liens de ces mêmes vies aux œuvres qu'on leur attribue, force est de constater que Sainte-Beuve se retrouve dans la nécessité d'en faire plus qu'un simple exposé. On entre alors dans le récit, dans le conte, une histoire même sur ces personnes qui perdent alors la finitude de leurs vies pour gagner la longue existence presque immortelle des personnages de romans. De plus, il se sert dans ces quatre cas de leurs correspondances. Il se base donc bien sur des récits. Bien qu'il pense sans doute le contraire, il se sert non pas de faits mais de dires sur des faits ce qui ancre son travail dans une part de fiction, dans l'imagination et dans la rêverie. Dans le cas de Mme de Sévigné, Sainte-Beuve interprète des vérités à partir de ce que cette dernière dit dans ses lettres : « on a beaucoup dit que Mme de Sévigné soignait curieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors, dont elle recherchait le suffrage. Cela est faux ; le temps de Voiture et de Balzac était déjà loin. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume, et le plus de choses qu'elle peut ; et quand l'heure presse, à peine si elle relit. « En vérité, dit-elle, il faut un peu entre amis laisser « trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours « la bride sur le cou. » » ». Bien que Mme de Sévigné le dise clairement, le fait reste difficilement vérifiable. Sainte-Beuve, dans sa structure, veille aussi à faire interagir récit et discours rapporté des lettres, ce qui participe à rendre le texte vivant et renforce, pour nous, lecteurs, l'impression que nous sommes

face à des personnages. On retrouve dans la formulation de ces récits, toujours le même procédé d'association qui se fait sur deux niveaux : le premier niveau fait que la lecture de la vie des auteures permet un éclairage sur les personnages de ces mêmes auteures. Le second, quant à lui, fait que la lecture du récit de Sainte-Beuve sur ces femmes semble éclairer sa personne à lui. On note un exemple du premier niveau dans le portrait consacré à Mme de La Fayette : « La liaison si longue et si inviolable qu'eut Mme de La Fayette avec M. de La Rochefoucauld fait ressentir sa vie elle-même à un roman ». En ce qui concerne le second niveau, en gardant l'angle de vue de cette perspective, il me devient difficile de ne plus apercevoir dans tout le discours de Sainte-Beuve sur Mme de Duras un récit, bien que récit ne soit égal à vérité, sur lui-même : « quand on entend ce simple élan interrompre le récit, on sent que l'auteur lui-même s'y échappe et s'y confond, et qu'il dit sa propre pensée par la bouche de cette martyre. » On voit alors intervenir un doute sur la représentation exacte et précise de la vie de ces auteures : « Je ne crois guère aux portraits complets chez les romanciers d'imagination féconde ; il n'y a de copié que des traits premiers plus ou moins nombreux, lesquels s'achèvent bientôt différemment et se transforment. » Ne serait-on pas en droit d'imaginer la même chose des auteures dans la façon dont Sainte-Beuve les présente à nous ? « Si Delphine ressemblait évidemment à Mme de Staël » peut-on dire que Mme de Staël, telle qu'il nous la raconte, ressemble à Sainte-Beuve ? La question restera sans réponse. Néanmoins apparaît plus clairement l'ambiguïté et le pouvoir de l'approche dite positiviste de Sainte-Beuve qui, étrangement demande à la fois de quoi prouver et à la fois de quoi rêver : « Pour moi, j'aimerais mieux quelques détails précis, sur lesquels ensuite l'imagination de ceux qui n'ont pas vu se plairait à rêver ce qui a dû être. »

Je dois évidemment m'expliquer sur cette part de rêve que j'impute au discours de Sainte-Beuve, et voici. Les instants où le regard du critique s'éloigne, dans des récits, d'un examen strict des faits sont selon moi envahis par le rêve. Pour se faire réellement critique positiviste, il aurait fallu que Sainte-Beuve réprime ses récits emprunts de rêverie. Cela est certes permis par le détail de faits historiques mais il peut arriver que le refoulement des rêves ne soit effectif et que ces derniers prennent le dessus, ne serait-ce déjà en quantité, sur le reste. Cette rêverie s'illustre parfois par des termes presque insignifiants : on note par exemple dans le portrait de Mme de Sévigné les « conversations infinies », intensifiant le songe, celui du critique comme celui du lecteur, sur ce que pouvait ou aurait pu être cette femme et son époque ; ainsi « les plus petites choses tiraient du prix de la manière et de la forme ; c'était de l'art que, sans s'en apercevoir et

négligemment, l'on mettait jusque dans la vie ». En nous faisant part d'éléments comme celui-là, Sainte-Beuve nous encourage, peut-être involontairement, dans l'imagination autour de ces vies plutôt que vers une représentation exacte de ces dernières. De plus conséquent comme illustration, on relève des descriptions d'un rêve imaginé par Sainte-Beuve, sur Mme de Staël par exemple : « Je me la figure dans le cabinet d'étude, sous les yeux de sa mère assise, elle debout, se promenant de long en large un volume à la main, et tour à tour lisant le livre de rigueur quand elle s'avance vers sa mère, et puis reprenant le roman sentimental, quelque nouvelle de M^{lle} Riccoboni peut être, lorsqu'elle s'éloignait à pas lents. » Ainsi, en ouvrant les portes sur la vie des auteures, en écrivant avec cette idée de sincérité dans le lien comme garantie, on a l'impression d'entrer dans l'intériorité même de ces femmes, dans la manière dont Sainte-Beuve se les représente. Cela nous permet de les imaginer dans une multitude de situations qui dépasse celles, connues, que Sainte-Beuve prétendait exposer. On voit s'épanouir une forme de mystère et de transcendance simple autour des auteures malgré leurs inscriptions dans le temps linéaire historique. Cela s'exprime ici avec les termes suivants : « Mme de Staël est une reine, et tous les hommes d'intelligence qui vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, car elle les y retient par une sorte de magie. » Ces propos ne sont certes pas tenus par Sainte-Beuve, mais par Werner, toutefois ils sont soulignés par le critique. On observe une divinisation de Mme de Staël que Sainte-Beuve ne contredit pas. Ainsi les récits de Sainte-Beuve offrent l'occasion de se perdre dans un imaginaire de ces auteures. Que sait-on réellement de la proportion que la maladie de Mme de La Fayette a eu dans ses souffrances ? Peut-on la croire si sincèrement retournée vers la religion en la fin de sa vie comme aime à le croire Sainte-Beuve à partir des écrits qu'il a pu lire d'elle ? On ne sait réellement mais on se plaît à croire avec l'accord du critique et c'est une pensée rêveuse bien plaisante. On s'engage alors avec plus de connivence vers l'image imaginée, aux dépens d'une vision exacte qu'aurait voulue une approche strictement positiviste ; on garde une impression vivante, mouvante qui reste plus imprégnée dans la représentation mentale qu'un savoir pur. En somme, la mémoire garde précieusement dans l'expérience du monde rêvé ce que montrent les récits de *Portraits de femmes*. Le point sur lequel je souhaite par conséquent insister est que la rêverie ne saurait être subordonnée aux éléments logiques du discours de Sainte-Beuve qui voudraient nous astreindre aux vérités précises du présent d'alors. Il nous est facile d'évacuer les éléments spécifiques introduits par les faits historiques pour aller vers un lieu, imaginaire certes, où la vie de ces auteures n'aura connu de fin. Ces images nous permettent de nous croire, si ce n'est libérés, au moins détachés de l'approche purement biographique. Nous accédons à un autre

niveau de ces réalités qui nous permettent de penser, pendant l'instant de la lecture, que nous pouvons entrer dans une intériorité des images de ces auteures. Contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre, le critique ne s'efface pas face à ce qu'il étudie ; au contraire il semble vouloir entrer en pleine communication avec l'objet de son étude et prétend quelque part le connaître sincèrement. Une forme de sincérité dans le lien qui justifierait une justesse des propos tenus. Une forme d'intuition ? Parfois malheureusement, la subjectivité du critique intervient par des jugements de valeur. Néanmoins, ces derniers mettent en exergue sa sympathie ou son antipathie. Dans ce sentiment qu'éprouve le critique envers les auteures, on sent un désir de se rapprocher de la vérité de l'être de ces dernières. L'expression de vérités par une mise en contexte semble rendue floue par le sentiment du critique qui intervient sans retenue. Pour exemple, on peut noter ce qu'implique le fait de lire Mme de Sévigné pour Sainte-Beuve : c'est « entrer et cheminer pas à pas dans les dix volumes de lettres [...] tout suivre, tout dévider. » Nous sommes en droit certes de douter de la justesse de la critique de Sainte-Beuve mais je ne peux m'empêcher d'y trouver quelque chose de remarquable en ce qu'il pratique, sans le reconnaître clairement pour autant, une approche intuitive tentant non pas de se rapprocher de l'intime des œuvres mais de l'intime des auteures. Ainsi « l'intention chez Mme de Staël vaut mieux que le résultat. » Cela ne serait-il pas envisageable dans l'œuvre de Sainte-Beuve ? De même qu'il écrit au sujet de Mme de La Fayette, « ici, la poésie, la sensibilité intérieure reprennent le dessus », peut-on dire que chez Sainte-Beuve, c'est ce qui fait défaut à un semblant de logique historique ? Il ajoute au sujet de Mme de Staël, une parole professée par Chateaubriand : « Tantôt inspirée par sa sensibilité naturelle, elle laisse échapper son âme ; mais tout à coup l'argumentation se réveille et vient contrarier les élans du cœur... Ce livre est donc un mélange singulier de vérités et d'erreurs. » N'est-ce pas là le propre de l'ambiguïté de l'approche de Sainte-Beuve, un « cœur trop sacrifié à la pensée » ? « Prédominance de la pensée et de l'intention sur la forme » ? Une forme d'ironie se dégage même par moment, notamment dans le portrait de Mme de Sévigné lorsque que Sainte-Beuve affirme que les « occupations positivistes » de son temps rendent difficile à se représenter la « vie de loisir et de causerie » du temps de Mme de Sévigné : n'exprime-t-il pas ici une nostalgie quand il pense représenter avec fidélité des tableaux des deux époques ? Le lecteur à son tour ne pourrait-il pas s'autoriser à envisager un possible, en suivant l'exemple du critique, à sa manière ? On remarque nettement dans le portrait de Mme de Sévigné que Sainte-Beuve suppose une concordance parfaite entre ce qu'écrit l'auteure d'une chose et ce qu'elle ressent. Cette volonté de trouver concordance, là où on ne sait réellement si elle existe, reflète plutôt un paradigme, une règle pour son écriture

à lui. Ainsi son sentiment profond s'exprime-t-il au travers d'une écriture pleine de bons sentiments, affirmés, envers l'auteure. Si Sainte-Beuve exprime une vérité, c'est avant tout celle de son émotion. Ainsi, « l'esprit et le sentiment lui échappent de tous côtés. » L'ambiguïté est peut-être alors la représentation de forces antagonistes : « c'est qu'au fond tout était lutte, souffrance, obstacle et désir dans cette belle âme, ardente comme les climats des tropiques où avait mûri sa jeunesse, orageuse comme les mers sillonnées par Kersaint; c'est qu'elle était une de celles qui ont des instincts infinis, des essors violents, impétueux, et qui demandent en toute chose à la terre ce qu'elle ne tient pas. » Ici, Sainte-Beuve ouvre sur le mystère qu'entoure un être. Sous le rêve de Mme de Duras, on découvre celui du critique et on amorce celui du lecteur. Au fond, n'est-il pas envisageable, dans ce rêve, qu'il est question d' « une ardeur étonnante de sentiments vers un objet qui leur est incertain pour elles-mêmes » ? Aux assertions logiques reliant l'auteure à son époque, Sainte-Beuve n'ajoute-t-il pas lui-même, sans doute inconscient que cela risque de mettre en branle tout son propos, un « je ne sais quoi de plus profond qui fermentait au sein de Mme de Duras » ? Est-il alors si juste d'attribuer à cette approche qu'est le biographisme le terme de positiviste ? Ne sommes-nous pas en mesure à travers l'éloge que fait Sainte-Beuve de l'esprit de Mme de Duras de nous élever au-dessus du prosaïsme du quotidien ? Sa réflexion orientée par beaucoup d'intuition, motivée par un désir de rapprochement entre lui et l'auteure, n'est-ce pas là une forme de poésie ? Si sa pensée est si proche de l'artiste, aperçue au travers des œuvres de cette dernière, n'avons-nous pas là une présence obscure, mystérieuse, qui hante le critique ? Ne tente-t-il pas d'abattre le mystère en rêvant d'établir un lien par la seule force de sa sympathie, intuitive et irrationnelle ? Le fait de vouloir dire Mme de Duras dans son intériorité ne revient-il pas à la représenter comme un être aux aspects multiples et infinis qui finirait par échapper à cette même lecture que Sainte-Beuve se proposait de faire d'elle ? Si le rêve existe déjà chez l'auteure, comment prétendre alors l'analyser avec logique ? Eh bien, voilà selon moi tout un panel d'ambiguïtés à même de suggérer une transcendance.

« Le salon de Mme de Duras, sa personne, son ascendant, tout ce qui s'y rattache, exprime, on ne saurait mieux, l'époque de la Restauration. » Il serait fort légitime de reprocher à Sainte-Beuve cette fonte du génie et de la personnalité de l'auteure avec son époque, comme seule capable d'expliquer les tenants et les aboutissants de son travail. Néanmoins, apparaît finalement selon moi une forme de phénoménologie qui a son intérêt plus dans les intentions qu'on est en mesure de lui prêter que dans ses résultats. Vous m'objecterez que le terme est impropre à être utilisé ici

car on ne peut, malgré le terme de positiviste qu'on accole à la critique de Sainte-Beuve, dire que ses écrits soient dépourvus de jugements de valeur. C'est un point que je reconnais. Au-delà de l'évidente part de subjectivité présente dans ses travaux, il est tout de même possible de les envisager comme des observations, des descriptions de phénomènes d'histoire et de leurs modes d'apparition. On reste alors bien dans une forme, et je dis bien une forme, de phénoménologie. Husserl serait sans doute fâché que je détourne ses principes de cette manière mais si on en reste à la signification même des mots, il n'est pas impossible de dire que le travail de Sainte-Beuve propose un retour aux choses mêmes, à leurs implications et significations, en évacuant les mots pour se concentrer uniquement sur les actes qui dévoilent leur présence. On retrouve alors de l'intérêt dans la chose banale de l'histoire prise dans son instant et sa profondeur. On propose alors de l'élévation, de la transcendance dans l'être imaginé, par la suggestion par l'image et l'imaginaire d'un autre monde pour ces auteurs qu'un temps historique aurait pu enfermer.